

effet les Juifs l'ont employé, que sait-on si leur férocité ne venait pas de cette partie de leur éducation? D'ailleurs, il y a dans l'ancien Testament quantité de conseils qui ne sont pas pour nous. On y trouve des passages difficiles à expliquer, des exemples dangereux et des lois impraticables. Par exemple, dans le *Levitique*, il est défendu de manger de la chair de porc. C'est un crime digne de mort de travailler le jour du sabbat; c'en est un autre de tuer un bœuf hors du camp, etc. Saint Paul, dans son épître aux Galates, dit positivement que la loi de Moïse est une loi de servitude; il la compare à l'esclave Agar répudiée par Abraham. Quelque respect que nous devions aux écrits de Salomon et aux lois de Moïse, nous ne sommes point leurs disciples; mais nous le sommes de celui qui voulait qu'on laissât les enfants s'approcher de lui, qui les bénissait, et qui a dit que, pour entrer au ciel, il fallait leur devenir semblable.

Nos enfants, bouleversés par les vices de notre institution, deviennent inconséquents, fourbes, hypocrites, envieux, laids et méchants. A mesure qu'ils croissent en âge, ils croissent aussi en malignité et en contradiction. Il n'y a pas un seul écolier qui sache seulement ce que c'est que les lois de son pays; mais il y en a quelques uns qui ont entendu parler de celles des Douze Tables. Aucun d'eux ne sait comment se conduisent nos guerres; mais il y en a qui vous raconteront quelques traits de celles des Grecs et des Romains. Il n'y en a pas un qui ne sache que les combats singuliers sont défendus, et beaucoup d'entre eux vont dans les salles d'armes, où l'on n'apprend qu'à se battre en duel. C'est, dit-on, pour apprendre à se tenir de bonne grace et à marcher: comme si on marchait de tierce et de quarte, et que l'attitude d'un citoyen dût être celle d'un gladiateur! D'autres, destinés à des fonctions plus paisibles, vont dans des écoles s'exercer à disputer. La vérité, dit-on, naît du choc des opinions. C'est une phrase de bel-esprit. Pour moi, je méconnaîtrais la vérité, si je la rencontrais dans une dispute. Je me croirais ébloui par ma passion, ou par celle d'autrui. C'est des disputes que sont nés les sophismes, les

hérésies, les paradoxes et les erreurs en tout genre. La vérité ne se montre point devant les tyrans; et tout homme qui dispute cherche à le devenir. La lumière de la vérité ne ressemble point à la lueur funeste des tonnerres, qui naît du choc des éléments; mais à celle du soleil, qui n'est pure que quand le ciel est sans nuage.

Je ne suivrai point notre jeunesse dans le monde, où le plus grand mérite de l'antiquité ne peut lui servir à rien. Que fera-t-elle de ces grands sentiments de républicain dans une monarchie, et de ceux de désintéressement dans un pays où tout est à vendre? A quoi lui servirait même l'impassible philosophie de Diogène, dans des villes où l'on arrête les mendians? Elle serait assez malheureuse, quand elle n'aurait conservé que cette crainte du blâme et cet amour de la louange dont on a guidé ses études. Conduite sans cesse par l'opinion d'autrui, et n'ayant en elle aucun principe stable, la moindre femme la mènera avec plus d'empire qu'un régent. Mais, quoi qu'on en dise, on aura beau crier, les collèges seront toujours pleins. Je désirerais au moins qu'on délivrât les enfants de ces longues misères qui les dépravent dans l'âge le plus heureux et le plus aimable de la vie, et qui ont ensuite tant d'influence sur leur caractère. L'homme naît bon: c'est la société qui fait les méchants, et c'est notre éducation qui les prépare.

Comme mon témoignage ne suffit pas dans une assertion aussi grave, j'en citerai plusieurs qui ne sont pas suspects, et que je prends, au hasard, chez des écrivains ecclésiastiques, non pas d'après leurs opinions, qui sont décidées par leur état, mais d'après leur propre expérience, qui dérange absolument, à cet égard, toute leur théorie. En voici un du père Claude, d'Abbeville, missionnaire capucin, au sujet des enfants des habitants de l'île de Maragnan, sur la côte du Brésil, où nous avons jeté les fondements d'une colonie qui a eu le sort de tant d'autres que nous avons perdues par notre inconstance et par nos divisions, qui sont les suites ordinaires de notre éducation. « Davantage, je ne sais si c'est pour le
« grand amour que les peres et meres portent à leurs enfants,

« que jamais ils ne leur disent mot qui les puisse offenser ; ains
 « les laissent en liberté de faire ce que bon leur semble , et
 « leur permettent tout ce qui leur plaist sans les reprendre
 « aucunement : aussi est-ce une chose admirable , et de quoi
 « plusieurs se sont estonnés (non sans sujet) , que les enfants
 « ordinairement ne font rien qui puisse mécontenter leurs
 « parents ; au contraire , ils s'efforcent de faire tout ce qu'ils
 « savent et connoissent devoir leur estre agreable * . » Il fait le
 « portrait le plus avantageux de leurs qualités physiques et mo-
 « rales. Son témoignage est confirmé par Jean de Léry à l'égard
 « des Brésiliens , qui ont les mêmes mœurs , et qui sont dans le
 « voisinage de cette île. En voici un autre d'Antoine Biet , supé-
 « rieur des prêtres missionnaires qui passèrent , en l'an 1652 , à
 « Cayenne , autre colonie que nous avons perdue par les mêmes
 « causes , et depuis mal rétablie. C'est au sujet des enfants des
 « sauvages Galibis ** . « La mère a grand soin de nourrir son
 « enfant. Ils ne savent ce que c'est , parmi eux , de donner
 « leurs enfants à nourrir à une autre. Elles sont folles de leurs
 « enfants , tant elles les aiment. Elles les lavent tous les jours
 « dans une fontaine ou rivière. Elles ne les emmaillottent
 « point , mais elles les couchent dans un petit lit de coton
 « qu'elles font exprès pour eux. Elles les laissent toujours
 « nus : c'est une merveille de voir comme ils profitent ; quel-
 « ques uns à neuf ou dix mois marchent tout seuls. Quand ils
 « croissent , s'ils ne peuvent marcher , ils se traînent sur leurs
 « pieds et sur leurs mains. Ces gens aiment extrêmement
 « leurs enfants. Ils ne les frappent jamais et ne les corrigent
 « point , les laissant vivre dans une grande liberté , sans qu'ils
 « fassent rien qui fâche leurs parents. Ils s'étonnent quand
 « ils voient que quelqu'un des nôtres châtie ses enfants. »
 « En voici un troisième d'un jésuite : c'est du père Charlevoix ,
 « homme rempli de toutes sortes de connaissances. Il est tiré
 « de son *Voyage à La Nouvelle-Orléans* , autre colonie que nous
 « avons laissée dépérir par nos divisions , suites de notre con-

* *Histoire de la mission des pères capucins dans l'île de Maragnan*, chap. XLVII.

** *Voyage de la terre équinoxiale*, liv. III, page 590.

stitution morale et de notre éducation. Il parle en général des
 enfants des Sauvages de l'Amérique septentrionale. « Quelque-
 « fois [†] , pour les corriger de leurs défauts , on emploie les
 « prières et les larmes , mais jamais les menaces... Une mère
 « qui voit sa fille se comporter mal se met à pleurer : celle-ci
 « lui en demande le sujet , et elle se contente de lui dire : Tu
 « me déshonores. Il est rare que cette manière de reprendre
 « ne soit pas efficace. Cependant , depuis qu'ils ont eu plus de
 « commerce avec les François , quelques uns commencent à
 « châtier leurs enfants ; mais ce n'est guère que parmi ceux qui
 « sont chrétiens ou qui sont fixés dans la colonie. Ordinaire-
 « ment la plus grande punition que les Sauvages emploient
 « pour corriger leurs enfants , c'est de leur jeter un peu d'eau
 « au visage... On a vu des filles s'étrangler pour avoir reçu
 « une réprimande assez légère de leurs mères , ou quelques
 « gouttes d'eau au visage ; et les avertir en disant : Tu n'auras
 « plus de fille. » Ce qu'il y a d'étrange , c'est de voir l'embarras
 où est l'auteur de concilier ses préjugés d'Européen avec ses
 observations de voyageur : ce qui produit des contradictions
 perpétuelles dans le cours de son ouvrage. Il semble , dit-il ,
 qu'une enfance si mal disciplinée doive être suivie d'une jeu-
 nesse bien turbulente et bien corrompue. Il convient que la
 raison les guide de meilleure heure que les autres hommes ;
 mais il en attribue la cause à leur tempérament , qui est ,
 dit-il , plus tranquille. Il ne se rappelle pas qu'il a fait lui-
 même des tableaux pathétiques des scènes que leurs passions
 présentent lorsqu'elles s'exaltent au milieu de la paix , dans
 les assemblées des nations , où leurs harangues l'emportent
 par la justesse et la sublimité des images sur celles de nos
 orateurs ; et dans les fureurs de la guerre , où ils bravent , au
 milieu des bûchers , toute la rage de leurs ennemis. Il ne veut
 pas voir que c'est notre éducation européenne qui corrompt
 notre naturel , puisqu'il avoue ailleurs que ces mêmes Sau-
 vages , élevés à notre manière , deviennent plus méchants que
 les autres. Il y a des endroits où il fait de leur morale , de leurs

[†] *Journal historique de l'Amérique septentrionale* , lettre XXIII , août 1721.

excellentes qualités et de leur vie heureuse, l'éloge le plus touchant. Il semble envier leur sort. Le temps ne me permet pas de rapporter ces différents morceaux, qu'on peut lire dans l'ouvrage que j'ai cité, ni une multitude d'autres témoignages sur les différents peuples de l'Asie, où l'on voit la douceur de l'éducation influer sensiblement sur la beauté physique et morale des hommes, et être dans chaque constitution politique le plus puissant lien qui en réunisse les membres. Je terminerai ces autorités étrangères par un trait qu'on n'eût pas laissé passer impunément à J.-J. Rousseau, et qui est tiré mot à mot de l'ouvrage d'un dominicain : c'est de l'agréable *Histoire des Antilles*, par le père Du Tertre, homme plein de goût, de sens et d'humanité. Voici ce qu'il dit des Caraïbes, dont l'éducation ressemble à celle des peuples dont j'ai parlé *.

« A ce seul mot de Sauvage, dit-il, la plupart du monde se figure dans leurs esprits une sorte d'hommes barbares, cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme des géants, velus comme des ours, enfin plutôt des monstres que des hommes raisonnables ; quoique en vérité nos Sauvages ne soient sauvages que de nom, ainsi que les plantes et les fruits que la nature produit sans aucune culture dans les forêts et les déserts, lesquels, quoique nous les appelions sauvages, possèdent pourtant les vraies vertus et les propriétés dans leur force et leur entière vigueur, que bien souvent nous corrompons par nos artifices, et altérons beaucoup lorsque nous les plantons dans nos jardins... Il est à propos, ajoute-t-il ensuite, de faire voir dans ce traité que les Sauvages de ces îles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, et les moins tourmentés de maladies, de toutes les nations du monde. »

Si l'on examinait parmi nous la vie d'un scélérat, on verrait que son enfance a été très malheureuse. Partout où j'ai vu les enfants misérables, je les ai vus laids et méchants ; partout où je les ai vus heureux, je les ai vus beaux et bons. En

* *Histoire naturelle des Antilles*, tome II, traité VII, chap. 1, § 1^{er}.

Hollande et en Flandre, où ils sont élevés avec la plus grande douceur, leur beauté est singulièrement remarquable. C'est parmi eux que François Flamand, ce fameux sculpteur, a pris ses charmants modèles d'enfants ; et Rubens, la fraîcheur de coloris dont il a peint ceux de ses tableaux. Vous ne les entendez point, comme dans nos villes, jeter des cris perçants ; encore moins leurs mères et leurs bonnes les menacer de les fouetter, comme chez nous.

Ils ne sont point gais, mais ils sont contents ; il y a sur leur visage un air de paix et de béatitude qui enchante, et qui est plus intéressant que la joie bruyante des nôtres, lorsqu'ils ne sont pas sous les yeux de leurs précepteurs et de leurs pères. Ce calme se répand sur toutes leurs actions, et est la source du flegme heureux qui les caractérise dans la suite de leur vie. Je n'ai point vu de pays où les parents aient autant de tendresse pour leurs enfants. Ceux-ci, à leur tour, leur rendent, dans la vieillesse, l'indulgence qu'ils ont eue pour eux dans la faiblesse du premier âge. C'est par ces doux liens que ces peuples tiennent si fortement à leur patrie, qu'on en voit bien peu s'établir chez les étrangers. Chez nous, au contraire, les pères aiment mieux voir leurs enfants spirituels que bons, parceque, dans une constitution de société ambitieuse, l'esprit fait des chefs de sectes, et la bonté des dupes ; ils ont des recueils d'épigrammes de leurs enfants ; mais l'esprit n'étant que la perception des rapports de la société, les enfants n'ont presque jamais que celui d'autrui. L'esprit même est souvent en eux la preuve d'une existence malheureuse, comme on le remarque dans les écoliers de nos villes, qui ont pour l'ordinaire plus d'esprit que les enfants des paysans ; et dans ceux qui ont quelque défaut naturel, comme les boiteux, les bossus, qui, sur ce point, sont encore plus prématurés que les autres ; mais, en général, ils sont tous très précoces en sentiment ; et c'est ce qui rend bien coupables ceux qui les avilissent dans un âge où ils sentent souvent plus délicatement que les hommes. J'en citerai quelques traits qui nous prouveront que, malgré les erreurs de nos constitutions politiques, il y a encore dans quel-

ques familles de bonnes qualités naturelles, ou des vertus éclairées, qui laissent aux affections heureuses de l'enfance la liberté de se développer.

J'étais, en 1765, à Dresde, au spectacle de la cour; c'était au *Père de Famille*. J'y vis arriver madame l'électrice avec une de ses filles, qui pouvait avoir cinq ou six ans. Un officier des gardes saxonnes, avec lequel j'étais venu au spectacle, me dit : « Cette enfant vous intéressera autant que la pièce. » En effet, dès qu'elle fut assise, elle posa ses deux mains sur les bords de sa loge, fixa les yeux sur le théâtre, et resta la bouche ouverte, tout attentive au jeu des acteurs. C'était une chose vraiment touchante de voir leurs différentes passions se peindre sur son visage comme dans un miroir; on y voyait paraître successivement l'inquiétude, la surprise, la mélancolie, la tristesse; enfin l'intérêt croissant à chaque scène, vinrent les larmes, qui coulaient en abondance le long de ses petites joues; puis les inquiétudes, les soupirs, les gros sanglots: on fut obligé à la fin de l'emporter de la loge, de peur qu'elle n'étouffât. Mon voisin me dit que toutes les fois que cette jeune princesse se trouvait à une pièce pathétique, elle était contrainte de sortir avant le dénouement.

J'ai vu des exemples de sensibilité encore plus touchants dans des enfants du peuple, parcequ'ils n'étaient produits par aucun effet théâtral. Me promenant, il y a quelques années, au pré Saint-Gervais, à l'entrée de l'hiver, je vis une pauvre femme couchée sur la terre, occupée à sarcler un carré d'oseille; près d'elle était une petite fille de six ans au plus, debout, immobile, et toute violette de froid. Je m'adressai à cette femme, qui paraissait malade, et je lui demandai quelle était la nature de son mal. « Monsieur, me dit-elle, j'ai depuis trois mois un rhumatisme qui me fait bien souffrir, mais mon mal me fait moins de peine que cette enfant; elle ne veut jamais me quitter. Si je lui dis : Te voilà toute transie, va te chauffer à la maison; elle me répond : Hélas! ma mère, si je vous quitte, vous n'avez qu'à vous trouver mal! »

Une autre fois, étant à Marly, je fus voir, dans les bosquets de ce magnifique parc, ce charmant groupe d'enfants qui donnent à manger des pampres et des raisins à une chèvre qui semble se jouer avec eux. Près de là est un cabinet couvert, où Louis XV, dans les beaux jours, allait quelquefois faire collation. Comme c'était dans un temps de giboulées, j'y entrai un moment pour m'y mettre à l'abri. J'y trouvai trois enfants bien plus intéressants que des enfants de marbre. C'étaient deux petites filles fort jolies qui s'occupaient, avec beaucoup d'activité, à ramasser autour du berceau des bûchettes de bois sec, qu'elles arrangeaient dans une hotte placée sur la table du roi, tandis qu'un petit garçon, mal vêtu et fort maigre, dévorait dans un coin un morceau de pain. Je demandai à la plus grande, qui avait huit à neuf ans, ce qu'elle prétendait faire de ce bois, qu'elle ramassait avec tant d'empressement; elle me répondit : « Vous voyez bien, monsieur, ce petit garçon-là; il est fort misérable; il a une belle-mère qui l'envoie tout le long du jour chercher du bois : quand il n'en apporte pas à la maison, il est battu; quand il en emporte, le suisse le lui ôte à l'entrée du parc et le prend pour lui. Il meurt de faim; nous lui avons donné notre déjeuner. » Après avoir dit ces mots, elle acheva avec sa compagne de remplir sa petite hotte; elles la chargèrent sur le dos de leur malheureux ami, et elles coururent devant lui, à la porte du parc, pour voir s'il pouvait y passer en sûreté.

Instituteurs insensés! la nature humaine est corrompue, dites-vous; mais c'est vous qui la corrompez par des contradictions, de vaines études, de dangereuses ambitions, de honteux châtimens; mais, par une réaction équitable de la justice divine, cette faible et infortunée génération rendra un jour à celle qui l'opprime, en jalousies, en disputes, en apathies, et en oppositions de goûts, de modes et d'opinions, tout le mal qu'elle en a reçu.

J'ai exposé de mon mieux les causes et les réactions de nos maux, pour en justifier la nature. Je me propose, à la fin de cet ouvrage, d'y présenter des remèdes et des palliatifs. Ce

seront sans doute de vaines spéculations ; mais si quelque ministre ose entreprendre un jour de rendre la nation heureuse au-dedans et puissante au-dehors, je peux lui prédire que ce ne sera ni par des plans d'économie, ni par des alliances politiques, mais en réformant ses mœurs et son éducation. Il ne viendra pas à bout de cette révolution par des punitions et des récompenses, mais en imitant les procédés de la nature, qui n'agit que par des réactions. Ce n'est point au mal apparent qu'il faut porter le remède, c'est à sa cause. La cause du pouvoir moral de l'or est dans la vénalité des charges ; celle de la surabondance excessive des bourgeois oisifs de nos villes, dans la taille qui avilit les habitants de la campagne ; celle de la mendicité des pauvres, dans les grandes propriétés des riches ; du concubinage des filles, dans le célibat des hommes ; des préjugés des nobles, dans les ressentiments des roturiers ; et de tous les maux de la société, dans les tourments des enfants.

Pour moi, j'ai dit ; et si j'eusse parlé à la nation assemblée, de quelque point de l'horizon d'où l'on découvrit Paris, je lui eusse montré, d'une part, les monuments des riches ; des milliers de palais voluptueux dans les faubourgs ; onze salles de spectacles ; les clochers de cent trente-quatre couvents, parmi lesquels s'élèvent onze abbayes opulentes ; ceux de cent soixante autres églises, dont il y a vingt riches chapitres : et de l'autre part, je lui eusse fait voir les monuments des misérables ; cinquante-sept collèges, seize plaidoiries, quatorze casernes, trente corps-de-garde, vingt-six hôpitaux, douze prisons ou maisons de force. Je lui eusse fait remarquer la grandeur des jardins, des cours, des préaux, des enclos et des dépendances de tous ces vastes édifices, dans un terrain qui n'a pas une lieue et demie de diamètre. Je lui eusse demandé si le reste du royaume est distribué dans la même proportion que la capitale, où sont les propriétés de ceux qui la nourrissent, la vêtent, la logent, la défendent ; et qu'est-ce qui reste enfin à la multitude, pour entretenir des citoyens, des pères de famille et des hommes heureux. O puissances politiques et

morales ! après vous avoir montré les causes et les effets de nos maux, je me fusse prosterné devant vous, et j'eusse attendu, pour prix de la vérité, la même récompense qu'attendait des puissances insatiables de Rome le paysan du Danube.

ÉTUDE HUITIÈME.

RÉPONSES AUX OBJECTIONS CONTRE LA PROVIDENCE DIVINE ET LES ESPÉRANCES D'UNE AUTRE VIE,

TIRÉES DE LA NATURE INCOMPRÉHENSIBLE DE DIEU ET DES MISÈRES
DE CE MONDE.

« Que m'importe, dira-t-on, que mes tyrans soient punis, si
« j'en suis la victime ? Ces compensations peuvent-elles être
« l'ouvrage d'un Dieu ? De grands philosophes, qui ont étudié
« la nature toute leur vie, en ont méconnu l'auteur. Qui est-ce
« qui a vu Dieu ? qui est-ce qui a fait Dieu ? Mais je suppose
« qu'une intelligence ordonne les choses de cet univers, cer-
« tainement elle a abandonné l'homme à lui-même : sa car-
« rière n'est point tracée ; il semble qu'il y ait pour lui deux
« dieux, l'un qui l'invite aux jouissances, et l'autre qui
« l'oblige aux privations ; un dieu de la nature, et un dieu de
« la religion. Il ne sait auquel des deux il doit plaire ; et,
« quelque parti qu'il embrasse, il ignore s'il est digne d'a-
« mour ou de haine. Sa vertu même le remplit de scrupules
« et de doutes ; elle le rend misérable au-dedans et au-dehors ;
« elle le met dans une guerre perpétuelle avec lui-même, et
« avec ce monde aux intérêts duquel il se sacrifie. S'il est
« chaste, c'est, dit le monde, parcequ'il est impuissant ; s'il
« est religieux, c'est qu'il est imbécile ; s'il est bon avec ses
« citoyens, c'est qu'il n'a pas de courage ; s'il se dévoue pour
« sa patrie, c'est un fanatique ; s'il est simple, il est trompé ;
« s'il est modeste, il est supplanté : partout il est moqué,
« trahi, méprisé par les philosophes mêmes, et par les dévots.